

## LUCILLE CHUNG, PIANISTE, ORPAILLEURE ET DENTELLIÈRE

**Diffusions Amal'Gamme a fait l'acquisition d'un nouveau piano afin de servir encore mieux la Musique, ses compositeurs-interprètes et bien entendu les auditeurs qui se présentent nombreux et fidèles de semaine en semaine à leur salle de concert à Prévost. Ce Yamaha C7 de 7'1/2 fut inauguré le samedi 19 novembre par nulle autre que Lucille Chung.**

Par Gisèle Bart

N'étant pas musicologue mais une mélomane invétérée, j'ai choisi le rôle d'impressionniste, lequel me convient tout à fait. Le concert fut aussi exceptionnel qu'annoncé. Tout d'abord, ce magnifique piano neuf, noir, étincelant, amarré sur la scène, fin prêt pour la partance, puis, cette jolie pianiste qui a oublié de vieillir, arborant la beauté demeurée intacte de ses dix-huit ans, vêtue d'une robe d'un vert ineffable aux reflets moirés. Le ton était donné, tout de grâce.

Cependant, pour ceux qui ne la connaissaient pas, une surprise les attendait. Mais n'anticipons pas. Avec un Mozart tout en espièglerie et légèreté, *le Rondo K. 485 en ré majeur*, Lucille Chung nous mit dès le départ sous le charme. Nous pûmes à loisir apprécier le son effectivement limpide du nouveau piano. Chacune des notes nous parvenait clairement, trilles cristallins, airain des graves, et je n'ai pu m'empêcher de penser à la première leçon de piano de ma petite fille. Sa professeure lui avait expliqué que les notes de la clé de sol, habituellement jouées par la main droite, pouvaient être comparées à des ballerines tandis que celles de la clé de fa, généralement jouées par la main gauche, ressemblaient plutôt à de petits soldats de plomb.

Ce Mozart fut suivi d'une sélection de Fantasiestücke Op. 12 de Schumann, *In der Nacht*, *Aufschwung*, *Warum?* et *Grillen*. Un Schumann plus grave et rêveur, un orage intérieur, une révolte, un lâcher-prise, presque reddition, rebonds de la rébellion, acceptation et dernier soubresaut où Lucille Chung, comme cheval piaffant, plaque un dernier accord scandé par sa chevelure noire qu'elle fait voler de côté avant de se lever pour saluer avec le décorum qui convient si bien à la grande musique. Enfin, avant la pause, une *Paraphrase de Franz Liszt sur Rigoletto de Verdi*. Dans cette pièce, Mme Chung s'ébat dans les trilles et arpèges comme sur un terrain de jeu familial. D'ailleurs, il me semble bien avoir reconnu l'ambiance des fameux *Jets d'eau à la Villa d'Estée*, une autre pièce de Liszt.

Au retour sur scène de Mme Chung, avec la *Sonate en si mineur* de Franz Liszt, le navire atteindra le grand large. Liszt, nous dira-t-elle, est un compositeur de renaissance qui d'enfant prodige devint un casanova de renom pour finalement revêtir la soutane. Ce qui fit de son œuvre un mélange de contrastes perpétuels où se sont toujours affrontés anges et démons, où nous visiterons autant les Enfers que le Ciel.

Cette sonate, « l'une des plus difficiles du répertoire pianistique classique » est une pièce sérieuse, voire rébarbative. C'est la surprise dont je vous ai prévenus. À mon avis, il faut être résolument féministe, quand on est une femme, pour affronter avec autant d'aplomb une pièce aussi virile et laisser ainsi « sortir l'homme en soi ».

Lucille Chung, parfois dentellière, parfois mineur extrayant avec acharnement le précieux minerai, s'y emploie de toutes ses forces. Aucune difficulté n'est à son épreuve et en écoutant l'extrême complexité de son exécution il nous paraît qu'elle a dû exiger au moins quelques

éternités de répétitions. Cette pièce sévère comporte beaucoup de sons graves et Lucille Chung n'économise pas l'usage des pédales qui en prolongent au maximum la résonance. Parfois, elle soulève tout son corps du tabouret pour appliquer avec encore plus de force certains accords. Enfin, elle soignera le final, « une rédemption » selon son propre dire, s'attardant sur la dernière note jusqu'aux limites permises par la partition.

Souriante, très applaudie par 168 mélomanes debout, elle nous demandera candidement si « par hasard, nous ne serions pas épuisés » et nous offrira en rappel une pièce « plus joyeuse » d'un Québécois contemporain, François Morel. Or, cette pièce m'est apparue très proche du Franz Liszt que nous venions d'entendre ce qui confirmait à quel point ce dernier pouvait être visionnaire, avant-gardiste et précurseur du post-romantisme et du modernisme. Lucille termina par un élan de tout son corps, chevelure et bras tendus vers le haut. L'orpailleuse pouvait être fière de sa récolte et se reposer. Très peu puisque dès six heures ½ le lendemain matin elle devait se diriger vers l'aéroport afin de reprendre l'avion pour New-York.